Le gagnage de brout

Texte & photos de Philippe Moës

En matière d'aménagements forestiers, la gestion de parcelles couvertes de végétation ligneuse (arbustes) destinée à l'alimentation des ruminants sauvages semble connaître un regain d'intérêt.

Ces parcelles, généralement appelées « gagnages ligneux » ou encore « gagnages de brout », sont effectivement sensées apporter de la matière ligneuse favorable à la rumination de nos ruminants sauvages. Mais pas seulement !
Idéalement, un » gagnage ligneux » doit être conçu et géré de manière à fournir simultanément nourriture, couvert, « défouloir », semenciers, biodiversité, voire intérêt paysager !

Dans cet article, nous tenterons de résumer quelques observations liées aux essais pratiqués en la matière depuis une vingtaine d'années sur un des plateaux de Haute Ardenne belge, par trois partenaires régulièrement associés dans cette démarche : le Département de la Nature et des Forêts (DNF), le Laboratoire de la Faune Sauvage et de Cynégétique (LFSC) du DEMNA et l'a.s.b.l. SOLON.

Contexte général

La forêt où se sont déroulés les essais et aménagements est située en Ardenne centrale et culmine à 530 m d'altitude.
Elle se caractérise par un climat rude et des sols forestiers pauvres. Les feuillus, très largement dominés par le hêtre, occupent ¾ de la superficie, le ¼ restant ayant étant enrésiné en épicéa commun.
Compte tenu de ces spécificités stationelles extrêmes, les possibilités de choix est réduit à quelques espèces (chacune d'elles ayant des exigences de sol, de climat et de lumière précises).

Du point de vue des ressources alimentaires naturelles pour la grande faune sauvage (entre autre), la forêt considérée a été longtemps un véritable désert ; en cause, plusieurs éléments historiques conjugués :

- des sols pauvres, peu productifs

- une population anciennement -pendant plusieurs décennies- excédentaire de grand gibier, à l'époque favorisée en permanence sur le territoire par de hautes clôtures, un nourrissage concentré et une politique cynégétique très conservatrice.

- une gestion forestière intensive, ayant toujours négligé les essences ne produisant pas de bois d'œuvre (dites « secondaires ») au profit des seuls hêtres, chênes et épicéas, se traduisant actuellement par l'absence quasi-totale de semenciers susceptibles de relancer la colonisation du territoire.

Depuis une dizaine d'années, bien des éléments ont changé: un lourd plan de tir a localement réduit fortement les densités de cerf élaphe, les clôtures ont été enlevées, le nourrissage concentré a cessé, des gagnages herbacés et ligneux ont été créés de manière disséminée, tandis que l'abandon de la sylviculture sur sols tourbeux et la mise en lumière de ces zones a offert un apport massif de lumière, point de départ indispensable au redéploiement de la biodiversité.

Néanmoins, sur le plateau, l'absence de vieux semenciers d'essences auxiliaires reste un problème majeur, rendant presque impossible toute colonisation naturelle des clairières et mise à blanc – même cloturées à deux mètres- par autre chose que de la molinie et de l'épicéa

Dans ce contexte de véritable « sinistrose » du biotope, l'installation d'essences feuillues dites « secondaires » (c'est-à-dire ne faisant pas l'objet, chez nous, de sylviculture intensive) s'avère particulièrement difficile. Les aménagements ne peuvent en outre se faire qu'à partir d'apports ex-

térieurs (plants, semis, boutures) et doivent être protégés d'une manière ou d'une autre pendant les premières années.
En outre, l'absence évoquée de semenciers implique une gestion un peu particulière des gagnages ligneux : produire du brout certes, mais aussi des producteurs de graines ! La situation implique également de maintenir un niveau faible de la densité d'ongulés sauvages tant que la capacité d'accueil globale de la forêt n'aura pas été fortement améliorée.

Les éléments qui suivent s'inspirent de la situation spécifique du territoire décrit.

1. biche dépensant sans compter son énergie pour cueillir en hauteur les feuilles qui l'intéressent / 2. parcelle de brout semée en bouleaux pubescent. Structure idéale : une partie des arbres sont broutés, d'autres montent, assurant simultanément lisière étagée et futur semenciers.

Qualités d'une parcelle de brout idéale

Idéalement, les végétaux installés dans une même parcelle seront :

- adaptés à la station ;
- indigènes et si possible de provenance locale ;
- intéressants pour la faune pendant toute l'année et peu abondants dans les environs ;
- rejetant de souche après recépage et supportant bien la taille ;
- constitués de plusieurs essences, mélangées par lignes, pieds et/ou bouquets ;
- installés sur sol nu et suffisamment ensoleillé ;
- cultivés sur une surface conséquente (voir plus loin) ;
- protégés de manière adéquate et durant une période adaptée à la vocation principale

Pour fournir le brout, le plant doit idéalement être accessible lorsqu'il atteint au minimum le genoux de l'animal, au maximum la tête.

Pour fournir le bois de frotture, la tige doit avoisiner grossièrement le diamètre des bois de l'animal susceptible de l'utiliser.

Eventuellement, les tiges trop grosses peuvent être recépées-taillées pour donner à nouveau du brout.

Plusieurs mises en garde peuvent être formulées à ce niveau :

- la station influence fortement la vigueur de réaction et peut, dans certains cas, induire la mort des plants recépés, par épuisement
- pour conserver à la fois la vigueur des plants et continuer à produire des semences, il est préférables de ne jamais taller-recéper l'ensemble des tiges d'un même plant (exemple : dans une « boule » de saule, ne pas rabattre plus de la moitié du volume des tiges).

Pour obtenir le couvert de la grande faune en même temps que la nourriture, la règle est plus complexe : la surface est prépondérante et variera en fonction de la présence d'autres remises, de la quiétude, de la présence de résineux associés aux feuillus ...

Dans la forêt concernée, après 20 ans d'expérience et pour rencontrer les objectifs précités, on peut considérer qu'il ne faut pas descendre sous la surface d'un hectare.

Afin de servir la biodiversité (et la valeur paysagère), le couvert sera varié dans les composantes suivantes: recouvrement du sol, essences, hauteurs, densités, pérennité. Rien n'empêche non plus, dans les trouées, de creuser des mardelles dans l'une ou l'autre tache de joncs à très faible valeur patrimoniale, de repiquer quelques plants de linaigrette (locale !) dans une poche de tourbe dégradée, de maintenir l'une ou l'autre micro-clairière...

engrillagement efficace autour d'une parcelle de « brout »

Comment protéger les plants et quand cesser de les protéger ?

Si, comme sur la plus grande partie de la forêt évoquée, les essences « secondaires » ont disparu purement et simplement, une protection mécanique est indispensable. En effet, les végétaux installés constituant l'alimentation naturelle des animaux, un grand herbivore -fut-il seul- présent dans les parages aurait tôt fait de se servir quotidiennement sur les plants et de les anéantir.

Parmi les protections mécaniques envisageables, même s'il comporte certains inconvénients, l'engrillagement complet constitue la solution idéale. Il permet en effet de régénérer non pas uniquement l'essence que l'on veut privilégier, mais l'ensemble de la végétation, du sorbier au saule, en passant par l'épilobe et le papillon qui l'accompagne...

Remarques :

- ne jamais se contenter d'une clôture électrique, même de 2.5 m de haut ! En effet, le chevreuil parvient toujours à se faufiler entre les fils et une fois à table, peut aller jusqu'à anéantir l'aménagement (pour rappel, le chevreuil se nourrit de près de 80 % de végétaux ligneux et semi-ligneux, contre environ 20 % pour le cerf, lequel a surtout besoin d'herbages)
- suite à l'installation d'une clôture, la tendance générale est de laisser subsister celle-ci le plus longtemps possible, jusqu'à ce qu'elle s'effondre, ce qui est une erreur. En effet, en laissant les tiges dépasser le « stade-garrot » ou « tête » décrits ci-dessus, les animaux ne profitent que très peu du feuillage des plants et qui plus est, détruiront le plus souvent ceux-ci par frottures (le cerf du moins). Si la vocation de la parcelle est de produire à la fois brout et semenciers, l'idéal est de l'ouvrir une fois la pousse terminale hors d'atteinte des plus hauts animaux concernés.
  Du point de vue de la biodiversité et du paysage, une ouverture à ce stade est également intéressante : lorsqu'une partie des ligneux sont maintenus à faible hauteur par abroutissement, une structure étagée est obtenue plus facilement (gratuitement) et bénéficie à bien plus d'espèces animales et végétales (plus de lumière au sol et d'hétérogénéité à tous points de vue).

- Si l'on souhaite à la fois avoir du brout et conserver des hautes tiges, il convient, avant d'ouvrir la clôture, de protéger le nombre de pieds voulu. Ceci peut se faire soit individuellement (corsets), soit en refermant par exemple les coins du grand enclos initial, de manière à former des parcelles en triangle à très peu de frais supplémentaires.

Comment rajeunir les plants si ceux-ci deviennent trop grands pour l'usage escompté ?

Plusieurs moyens existent (et peuvent éventuellement être combinés) :

- le recépage : coupe près du niveau du sol, permettant, si le plant supporte l'opération et si la concurrence herbacée n'est pas trop forte, d'obtenir une tige fortement ramifiée dès sa sortie du sol ;
- la taille : coupe des rameaux latéraux et/ou de la pousse terminale visant à étoffer la ramure tout en évitant les risques de mauvaise reprise du plant parfois liés au recépage;
- le couchage : cassure des branches (en laissant un « raccord ») et disposition contre le sol, de manière à stimuler la croissance de pousses verticales tout le long du rameau et sous la cassure.

Les principales causes d'échec possibles

Parmi les différentes causes d'échec, nous avons rencontré :

- installation des plants, racines ou boutures dans les trouées totalement improductives, là ou rien d'autre ne pousse à part un dense tapi de joncs (pratique courante dans le passé) ;
- destruction des semences , racines et/ou du collet par les rongeurs (prévoir quelques perchoirs à rapaces s'avère efficace) ;
- installation de plants ou de semis sur sol couvert de végétation herbacée dense (joncs, molinieconcurrence hydrique) ;
- dessiccation due au drainage préalable et/ou au tassement du sol ;
- protection contre le gibier « inadéquate»: usage de clôtures électriques (pourtant hautes, bien entretenues et aux fils serrés), placement de protections individuelles mal adaptées ;
- ouverture trop tardive de clôture et destruction

1. bouleau cassé ; il fournira de jeunes pousses au pied de l'arbre et tout au long du tronc horizontal / 2. avant enlèvement de la clôture, des arbres et bouquets ont été protégés de manière à conserver des hautes tiges et assurer un couvert minimal / 3. impact des ongulés sauvages sur la ronce (entre autre !), dans et hors clôture…

définitive des plants par frottures (bourdaines et sorbiers surtout) ;

- manque de lumière (certains essais en futaie de hêtre) ;
- gel intense succédant au couchage de tiges (effectuer celui-ci en juillet ou hiver)
- traitement incorrect des baies avant semis (pour lever la dormance) ou mauvais pouvoir germinatif
- débourrement trop précoce de plants et destruction par le gel (ex : sureaux rouges de provenance inadaptée) ;
- semis trop denses d'essences héliophiles (nécessitant beaucoup de lumière) croissant habituellement de manière plutôt isolée (sorbes).
- parcelles constituées presqu'exclusivement de sorbiers : cette essence est de loin la plus appétée (avec le sureau rouge), mais est assez sensible à l'abroutissement et une forte pression des animaux peut réduire à néant l'aménagement (préférer un semis diffus parmi d'autres essences et la protection individuelle de semenciers avant ouverture de la clôture).

Modes d'installation

7.1 PLANTATIONS

Les essences auxiliaires ayant fait l'objet d'essais sont les suivantes : sorbier des oiseleurs, aulne glutineux, saule marsault, saule à oreillette, sureau rouge, bouleau pubescent et verruqueux, viorne obier, aubépine monogyne, peuplier tremble, ronce, myrtille, pommier et poirier sauvages, érable sycomore

De toutes ces espèces, c'est l'aubépine qui présente le meilleur taux de reprise et résiste le mieux. Elle supporte aussi bien le plein soleil que la mi-ombre et reprend sur les sols tassés. Qui plus est, elle possède souvent plusieurs pousses terminales de force +- équivalente et il suffit d'en protéger une ou deux (par chaulage ou manchons) pour que les cervidés les délaissent et broutent plutôt les branches voisines, laissant ainsi généralement un minimum de feuilles indispensables à la croissance (l'aubépine se contente de très peu de feuilles pour survivre !)
Le sol ne doit néanmoins pas être trop humide.
Sur ceux-ci, le saule à oreillette et le bouleau pubescent donnent souvent d'excellents résultats.

Concernant la ronce : il s'agit bien entendu d'un excellent aliment, puisque vert et appétant durant toute l'année ! Sur un territoire en comportant de manière abondante, nul besoin d'installer de gagnages ligneux, favoriser les feuillus secondaires suffit.

7.2 SEMIS

Divers semis ont été testés: sorbier, bouleaux, sureau rouge, genêt, ronce, aulne, pommier, saules, érable, charme
Depuis quelques années, les semences issues du commerce (sauf comptoir à graines de Marche-en -Famenne) ont été abandonnées, pour trois raisons essentiellement :

- taux de germination souvent très médiocre, parfois nul
- provenance inconnue et vraisemblablement (très) lointaine, volonté d'utilisation de souches locales
- grande efficacité et importants atouts des semis de sorbes

Outre les semis de sorbes en question, d'autres moyens simples de « semis » sont utilisés, tels le fichage en terre, au moment opportun, de rameaux de saules ou de bouleaux couverts d'infructescences prêtes à s'envoler ou encore de rameaux de genêts couverts de fruits prêts à exploser. Ces procédés ont l'avantage une fois encore d'utiliser et de propager à relativement peu de frais des essences de provenance locale.
D'une manière générale, pour les semis, le sol doit être le plus nu possible (importance du contact de la graine avec la terre, mais aussi de la quantité d'eau et de lumière disponible).
Il faut donc à tout prix profiter au maximum des toute nouvelles mises à blanc et les ensemencer dès leur première année !
Pour les bouleaux pubescents, veiller à fractionner les passages, de manière à ce que les semences dispersées aient un maximum de chances de tomber dans une période favorable à la germination (3 passages étant l'idéal). Notons que mélanger les graines à de la sciure ou du sable permet de diluer les graines (2 millions par kg pour le bouleau), de les « lester » et de mieux visualiser le travail.

Enfin, remarquons que parmi les différents modes de destruction des rémanents après mise à blanc, la pratique de l'endainage procure des résultats écologiquement bien plus intéressants que le broyage, lequel apporte massivement de l'azote de manière assez uniforme et banalise fortement la végétation.

7.3 BOUTURES

L'essence de bouturage par excellence et appétée par le grand gibier est le saule à oreillette (le saule marsault se bouturant plus difficilement).

Les résultats engrangés peuvent être médiocres dans certains cas :

sorbiers en vieille hêtraie après semis manuel

- choix inadapté de la station (parcelles soit drainées, soit peu ensoleillées, soit au sol damé),
- concurrence de la végétation herbacée (installation sur sol déjà enherbé voire couvert de grands joncs)
- destruction du collet ou des racines par les campagnols (essentiellement en mise à blanc).

Les quelques essais en bonne station (le pied +- dans l'eau toute l'année et à la lumière) et sous protection ont donné d'excellents résultats. La pose d'une assiette en carton autour de la bouture peut également aider à la reprise : maintien de l'humidité, limitation de la concurrence herbacée, sentiment d'insécurité pour les rongeurs

Enraciner les boutures pendant un an en pépinière avant de les replanter (boutures enracinées) est également une bonne solution mais nécessite plus de travail.

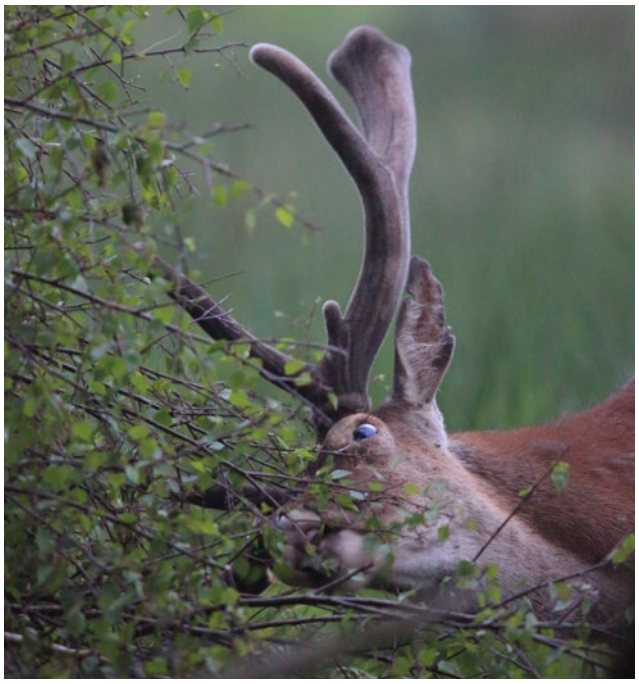
Opportunités d'installation d'essences secondaires dans une forêt

Bien des possibilités existent pour favoriser le retour d'essences secondaires dans une forêt qui en est pratiquement dépourvue, qu'il s'agisse de semis ou de plantations ; en voici quelques-unes (outre la pratique d'élagage précoce, d'éclaircies fortes, de plantations à larges écartements et de dégagements très ciblés):

- plantation de massifs en site propre (« gagnages de brout ») ;
- création de petites placettes (3x3m ou 9x9m par exemple), bien réparties sur le territoire, plantées d'essences diverses et clôturées durablement, de manière à produire des semenciers (sureau rouge, sorbier, aubépine, bouleaux pubescents et verruqueux, peuplier tremble, saules à oreillettes et marsault, alisier blanc, à raison de un plant par mètre carré, disposés en tenant compte du port de l'espèce) ;
- création de cordons feuillus variés en lisière de peuplement de production et le long des routes (vocations multiples, lisières étagées) ;
- semis « massifs » de sorbes, saules, bouleaux et genêts juste après élimination des rémanents sur nouvelle mise à blanc (à fortiori dans les coupes destinées au reboisement à vocation économique, car ces feuillus semés gaineront-éduqueront les plants, amélioreront la qualité du sol, tout en jouant le rôle de « paratonnerre » vis-à-vis des ongulés sauvages) ;
- passage au crabe ou à la fraise en futaie clairsemée (même hêtraie !) puis semis de sorbes ou bouleaux ;
- réserver de temps en temps de gros houppiers d'arbres abattus (chêne de préférence); ceux-ci fourniront un « micro-climat» favorable au développement de la ronce et d'autres essences pionnières et constitueront une barrière naturelle contre les grands herbivores. Faute de semenciers dans les environs, on pourra éventuellement, dans les cas extrêmes, y transplanter des marcottes de ronce ;
- dans les taches de semis naturels d'épicéas que l'on ne souhaite pas voir évoluer en monoculture, planter çà et là des feuillus auxiliaires (protégés mécaniquement) et au fil des interventions, leur donner priorité par rapport aux épicéas ;
- dans les massifs d'épicéas plantés sur sols hydromorphes et dont on attend l'exploitation finale dans 10 ou 20 ans, planter des bouleaux pubescents en bordure des coupe-feu qui le permettent (largeur suffisante), en quinconce pour ne pas gêner le débardage ultérieur (extraction des arbres abattus), voir éventuellement dans les fossés. Lorsque la pessière sera mise à blanc, les bouleaux seront de précieux porte-graines capables d'ensemencer directement l'espace réouvert ;
- sous des semenciers existant (idéalement groupés), travailler le sol en surface, clôturer, attendre la régénération naturelle ; ultérieure-

ment, on pourra y pratiquer un « dépressage » et transplanter les semis arrachés aux endroits voulus (« pépinière »);

- mise en lumière de la régénération des essences rares et contrôle de la concurrence de celles plus communes .



cerf se délectant de feuilles de bouleau sur un arbre « cassé »

EPILOGUE

Certains territoires, comme celui décrit dans cet article, sont véritablement sinistrés du point de vue de la disparition d'essences dites « compagnes » ou « auxiliaires », en raison d'une gestion passée inadéquate, tant sylvicole que cynégétique. Bien entendu, les gestionnaires de l'époque n'en avaient pas totalement conscience et ce n'est qu'avec le recul que l'on peut porter un tel regard.
Il n'est pas trop tard pour éviter d'atteindre de tels sommets sur certains territoires qui glissent doucement sur cette pente, tout comme il est possible de tenter de redresser au moins partiellement la situation là où elle se présente.
On ne peut qu'insister sur l'importance d'avoir des pratiques sylvicoles et cynégétiques réfléchies.

Pour des raisons à la fois économiques (richesse de l'humus, moindre coût, qualité technologique du bois), écologiques (oiseaux, insectes), cynégétiques (apport de nourriture, refuges, limitation des dégâts) et esthétiques (variété des hauteurs et des couleurs), le gestionnaire du milieu forestier doit ranger définitivement au placard les notions de dégagements « en plein » dans les jeunes plantations et l'élimination systématique des essences qui ne rapportent pas (actuellement) de bois d'œuvre !
De son côté, le chasseur responsable a le devoir de gérer la grande faune de manière à rendre possible le développement d'une flore forestière abondante et diversifiée.

Quand les dégâts sont là, quelles qu'en soient les raisons, il est trop tardIl faut alors des générations entières et beaucoup d'argent pour tenter de réparer ou recréer ce que la nature avait mis gratuitement à notre disposition depuis toujours et que nous n'avons pas su apprécier et respecter à sa juste valeur...